

Nature humaine

Ariane Fontaine

Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine, A. (2011). Compte rendu de [Nature humaine]. *Jeu*, (141), 125–135.

ARIANE FONTAINE

NATURE HUMAINE

La cinquième édition du Festival TransAmériques s’annonçait pleine d’intrigues, avec des œuvres bien ancrées dans le tissu politique actuel, complexe et souvent obscur, ainsi que plusieurs petites formes (solo, duo et performances de courte durée). Si ce minimalisme – notamment scénographique – trahit les subventions toujours très minces allouées aux arts vivants, il fait parfois résonner avec puissance des thèmes sociaux explosifs, laissant toute la place au geste texturé de problématiques humaines, voire humanitaires. Panorama de la danse à travers ses explorations et ses questionnements qui bousculent comme une rafale de vent, une nuit d’orage. Tonnerre des corps.

De profil, de dos, de plein fouet

Après avoir présenté *Arena* en 2007, Israel Galván (Séville) était de retour au FTA pour le plus grand battement des cœurs avec *El Final de este estado de cosas, redux*. Un retour attendu pour ce maître du flamenco contemporain, du rythme ardent et majestueux. Ici, chaque geste, chaque pas, claquement de doigts et bruit de langue emplissent l’espace avec mordant et envoûtement. Le corps du soliste est percussion, partition de gestes détaillés qui déferlent en courbes et en saccades. De profil, il traverse maintes fois la scène et enchaîne les mouvements à une vitesse foudroyante : une traversée de l’art andalou par une recherche gestuelle contemporaine. Diverses architectures au sol donnent lieu à des explorations rythmiques et musicales particulières, toujours finement élaborées. Sur une petite estrade faite de ressorts (un sol tremblant), il piétine et saute jusqu’à tout faire exploser. Dans une pététrade de pas faite de ruptures, il incarne, nez au vent et dos cambré, la grandeur de cette danse, tranchante et solennelle à la fois.

Plusieurs musiciens partagent la scène : le chant, la musique et la danse se déploient dans une complicité artistique bouillonnante, contagieuse. L’inspiration de la pièce, issue de *l’Apocalypse* de saint Jean, se fond dans le flux des images et des échos, dans





El Final de este estado de cosas, redux de Israel Galván (Séville), présenté au FTA 2011. © Felix Vazquez.

cette passion qui trempe les artistes. La soirée apparaît divisée en chapitres et différentes tonalités se succèdent donc ; aux mélodies plus nostalgiques fait place une musique abyssale ou plus rock. L'atmosphère est tantôt sombre et grave, tantôt lumineuse et éblouissante, ponctuée de petits clins d'œil et tours humoristiques à l'endroit du public. On s'interrogera toutefois sur la pertinence de l'intégration, au début du spectacle, d'une courte vidéo d'une étudiante de Galván ayant vécu la guerre au Liban et dénonçant la violence par son art. Quel est son apport, alors que la danse se trouve ici déjà complètement mobilisée par une force d'évocation triomphante, que les artistes sur scène présentent un engagement qui bouleverse et reconduit le monde autrement ?

Divers accessoires façonnent la danse : des souliers à semelles de métal, une bouteille de verre qui devient percussion, des castagnettes, un gros tambour que Galván fait retentir au rythme volcanique du corps. Une séquence étrange où le soliste est déguisé en femme (la putain de Babylone ?) souligne le propos effarant et éclaté de cette pièce qui s'avère pour l'artiste une manière de transcender, d'exorciser la peur liée aux multiples conflits sociaux, mais aussi à la mort. Sur scène, des cercueils en bois accueillent un percussionniste qui bat la mesure plus vite que son ombre. Galván danse sur ces cercueils puis s'y glisse, sans y être pourtant coincé. Car, même à l'étroit, sa danse se déploie au-delà de tout obstacle, de toute fin.

À la Société des arts technologiques [SAT], Anne Thériault (chorégraphe-interprète) et Martin Messier (compositeur-performeur) présentaient une courte performance, *Derrière le rideau, il fait peut-être nuit*. Il s'agit d'une autre forme d'exploration scénique du rapport étroit entre danse et musique ; une recherche actuelle qui peut se décliner de diverses façons, comme nous l'avait montré l'édition précédente du FTA. Quelques *flashes* de lumière entaillent l'espace de béton. Des fils jonchent le sol. L'interprète entre et s'installe dans ce crépuscule peuplé de fantômes. Les yeux bandés, elle évolue à travers les gestes, les manœuvres spatiales, musicales et lumineuses. À l'aveugle, elle se ligote à une chaise puis manipule avec ses pieds – plutôt ses souliers à talons hauts – la seule petite lumière sur scène. Des ombres étranges apparaissent sur le grand mur blanc au fond de la salle. Le bruit de ses mouvements est capté et retransmis en direct, amplifié, démultiplié – écho de cette captivité. Une tension électrique et très texturée émerge dans la noirceur. De beaux tableaux de sons et lumières simplement esquissés dégagent une atmosphère dramatique : la peur et la folie guettent. L'interprète manie des couteaux sur une planche de bois. Le son est cinglant. Une danse de lames prend forme. Menaçante et intrigante. Au fil des minutes, la performance devient plus narrative ; le récit d'un cauchemar mène la danseuse à chercher la sortie avec l'aide d'un spectateur-guide. Au bras de celui-ci, elle avance et se retourne, dévoilant ainsi un couteau dans son

dos. On comprend alors qu'elle incarne la nuit – cette nuit taillée dans le suspense –, la chair de ses fantômes et obsessions. Si le rapport entre danse et musique aurait pu être exploité encore davantage au cours de ces quelques scènes de pénombre sculptée, cette proposition demeure bien aiguisée, trouvant réponse en chacun de nous, rêveur fou, toujours à la fois bourreau et victime.

Une autre courte performance réunissait dans une petite salle de répétition du Monument-National Martin Messier et Caroline Laurin-Beaucage. *Hit and Fall* : le titre va droit au but, le tir aussi. Une batterie, quelques fils et un projecteur amovible constituent les éléments de l'arène où la danseuse et le musicien vont se livrer à une volée tumultueuse. De grands coups sur la batterie propulsent un rythme percutant, voire assourdissant, modulé par ce corps-à-corps entre le geste et l'instrument. Au début, par exemple, la danseuse saute sur le dos du batteur, s'y agrippe, le fait se cambrer, lui étire les bras, le contraint, lui soulève une jambe, lui tord le cou, tandis qu'il continue à jouer comme il peut, tentant l'esquive. La performance-carambolage s'élabore dans un échange charnel continu entre la danse et la musique. Entre deux tambours, baguettes en main, Laurin-Beaucage explore la gravité, la chute, la suspension et le rebond. Elle tombe de tout son poids et se relève de plus en plus vite. Le corps devient cette force de frappe. Il module l'espace et le temps de ses élans sonores. Un coup de cymbale fait tout exploser et sonne la fin dans un grand fracas. Pourtant, bat une pulsation, flotte la rumeur haletante de la gravité, de cette mêlée orchestrée sans compromis.

Écologie

Pororoca est un mot portugais signifiant « mascaret ». Il s'agit de la longue vague produite par la rencontre du flux et du reflux dans certains estuaires, comme celui de l'Amazone et de l'Atlantique, au Brésil, où vit la chorégraphe Lia Rodrigues. C'est ce phénomène naturel et le travail de cette artiste au sein d'une favela qui a inspiré cette pièce. Un groupe coloré, tissé serré, entre en scène et lance des objets hétéroclites, vêtements, papiers, sacs, chaises, etc. Une vague humaine se déploie sans plus attendre ; les interprètes¹ s'élançant dans les bras l'un de l'autre, se repoussent, s'agrippent, s'embrassent à pleine bouche, s'entortillent. Une énergie intense, pulsionnelle, brute, largue les amarres. Soudainement, tous s'immobilisent et marquent une pause, souvent dans des portées et des inversions. Un moment de suspension, une petite accalmie, avant que la vague ne déferle de plus belle. Ils grimpent et glissent peau contre peau, s'ensèrent, sautent en tous sens. Les duos houleux reprennent et éclaboussent un peu plus la

1. Jamil Cardoso, Francisco Cavalcanti, Thais Galliac, Ana Paula Kamozaki, Lidia Larangeira, Amália Lima, Gabriele Nascimento, Calixto Neto, Leonardo Nunes, Paula de Paula et Bruna Thimotheo.



Pororoça de Lia Rodrigues (Rio de Janeiro), présenté au FTA 2011. © Sammy Landweer.

scène. Certains interprètes réussissent à « s'écouler » hors du groupe, mais sont vite engloutis à nouveau, aimantés. À quatre pattes, les uns sur les autres, sans pudeur ni finesse, ils explorent le comportement humain inné qui émerge au sein d'une communauté regroupée dans un même espace, soudée par un lien d'appartenance indescriptible. Une sensualité urgente s'en dégage. Les corps s'avèrent littéralement happés par cette vague qui les traverse et les renverse. Des jeux de domination s'esquissent. Aucune musique, que les cris bestiaux, les souffles, les brèves exclamations ou encore les mélodies entonnées par les danseurs. Dans cette jungle humaine, seins et fesses nus, les bêtes regardent sans détour le public. Leur visage présente toutes sortes d'expressions, amplifiées jusqu'au grotesque. La houle reprend près du public, s'élève dans les escaliers de la salle et disparaît tout en haut : une fin peu originale pour une pièce qui présente une atmosphère rare. Cette danse torrentielle a inondé nos têtes trop bien coiffées.

Tout à l'opposé, mais s'inscrivant aussi au cœur d'une exploration animale du comportement humain, tel un hommage à la nature, des mouvements lents et fluides ouvrent la pièce de Chanti Wadje, *o deer!*. Les interprètes (Wadje et David Rancourt) roulent sur eux-mêmes avec la souplesse des reptiles. Puis, assis dans une immobilité presque complète, les corps se transforment de l'intérieur, de manière quasi imperceptible, sondant différents états. Le mouvement du souffle dans les poitrines génère des métamorphoses subtiles, des mues intimes. Sur une trame sonore envoûtante, comprenant des sons de la nature, dont des chants de baleines, l'incarnation animale se révèle. Le rythme et la gestuelle sont organiques. Les lumières dessinent sur la toile en fond de scène un entrelacement de branches, une forêt où les interprètes se déplacent, se perdent et s'abritent. Des bois d'originaux garnissent le sol et des peaux d'animaux couvrent les corps, les protègent, sorte de hutte, de refuge. À certains moments,





Rancourt revêt aussi un chapeau fait d'immenses plumes. La femme-femme siffle et, grâce à de petites boules rappelant des maracas, entonne une mélodie aviaire accompagnée de gestes plutôt pop. Les séquences évoquent différents rituels, plus rythmés ou plus méditatifs. Cherchant la force et le point d'équilibre à deux, de belles portées et des roulades souples marquent la complicité, la sensualité. Vêtus uniquement de crânes d'animaux et de grands bois sur leur tête, les interprètes voient leur corps se transformer lentement, jusqu'à ce qu'ils se frayent un chemin à travers les branches. Hélas ! la lenteur dramaturgique nous a alanguis au lieu de nous propulser vers la contemplation. L'inspiration, la beauté et le potentiel poétique de la pièce résident en grande partie dans la scénographie et les costumes. C'est d'ailleurs pourquoi on souhaiterait que l'environnement scénique soulève la chorégraphie ou qu'elle puisse y ancrer plus profondément son souffle afin que nous nous perdions davantage dans cette forêt ensorcelante.

Crystal Pite proposait, quant à elle, *The You Show*, une soirée composée de quatre pièces, révélant toutes, selon différents angles, la complexe relation à l'autre. Des projecteurs de lumière qui se déplacent au gré des histoires constituent le seul élément scénographique ; ces éclairages participent au mouvement expressif des corps et donnent une teinte souvent sombre à ces univers ambivalents. La première pièce, *A Picture of You Falling*, met en scène Peter Chu et Anne Plamondon. Au son d'un texte qui énonce des actions liées à des bouts de corps en mouvement, la gestuelle illustre le récit d'un couple en pleine chute. La chorégraphie s'élabore à partir de courtes scènes, comme des diapositives, entrecoupées de fondus au noir. « *And again, and again, and again...* » Cette ritournelle finit par s'aplanir, mais apparaît heureusement portée par une maniabilité et une virtuosité des corps qui s'emboîtent, se nouent et semblent même parfois s'envoler. Le mouvement culmine, puis se dérobe, évaporé, pour aussitôt en faire naître un autre. Effleurements, élans, dissolutions et répulsions. Le second duo, *The Other You*, est tout aussi illustratif, quoique dépourvu de texte. Entre les deux hommes sur scène (Éric Beauchesne et Jiri Pokorný) s'élabore une relation en miroir. Face à face ou à distance, ils interagissent, comme reliés par un fil imaginaire. Les mouvements de l'un tracent et sculptent le corps de l'autre sans qu'il y ait pourtant un point de contact. Ici aussi, les différentes vignettes chorégraphiques sont séparées par des fondus au noir. Une atmosphère nocturne, où se font entendre la pluie, le vent et le cri des bêtes, accueille cette relation ambiguë (s'agit-il de la même personne ?), néanmoins figurative, linéaire et prévisible.

La seconde partie de la soirée est plus intéressante : la réflexion sur les enjeux relationnels trouve ici une liberté et une profondeur à la hauteur du travail et du talent de ces artistes. Ainsi, le troisième duo (Yannick Matthon et Cindy Salgado), *Das*

Glashaus (« The Glass House »), s'avère plus abstrait et intense, déployant une gestuelle faite de revirements, à la fois ciselée et gracieuse, forte et fragile, expressive mais pleine de silence et de poésie. De gros bruits de destruction et de vaisselle cassée mobilisent les corps, qui répondent à une mécanique explosive où l'équilibre apparaît précaire. Les sauts, les tours, les portés et les gestes saccadés s'enchaînent avec naturel et fougue. Les bras tendus vers un infini, un impossible à atteindre ou encore un secours quelconque, les corps résistent et dérivent, soulevés par une grammaire de tensions opposées, par une énergie qui bat la chamade. Enfin, *A Picture of You Flying* offre un duo déguisé, réunissant sur scène deux interprètes invités, Sandra Marín Garcia et Jermaine Maurice Spivey, ainsi que les autres danseurs de la compagnie Kidd Pivot Frankfurt RM². Cette pièce aux accents cinématographiques propose une histoire de superhéros, un récit épique. Les actions évoquent les enjeux et tribulations propres à ces personnages fantastiques. Avec une touche humoristique (Superman faisant virevolter sa cape), une quête se prépare. Dans une gestuelle de groupe toujours magnifiquement figulée, les danseurs deviennent en quelque sorte les ombres, les autres « je » du couple en péril. La guerre a sonné ; le groupe avance comme un bulldozer... avec souplesse et sensualité ! La scène où les deux protagonistes sont poussés au combat par leur groupe respectif est théâtrale. Images et métaphores éclosent. L'agilité et la vitesse des interprètes sont sublimes. Même les mouvements au ralenti, à la fin, frappent fort. Dans son carré de lumière, chacun apparaît blessé, car nul ne sort indemne de quelque relation que ce soit.

Les fils...

Intense soirée à l'Agora de la danse où la chorégraphe suisse d'origine flamande, Cindy Van Acker (Compagnie Greffe), présentait quatre soli ; des œuvres géométriques épurées dans lesquelles le son et la lumière participent à ces sculptures corporelles et spatiotemporelles. Le premier solo, *Lanx*, interprété par la chorégraphe elle-même, baigne dans une atmosphère de science-fiction. Est-ce dû aux lignes vertes phosphorescentes collées sur le plancher blanc et se prolongeant dans le dos de la soliste vêtue aussi de vert ? Il y a là une science du corps, un espace-temps élastique. Outre ce schéma au plancher, le dessin angulaire des bras devient seule scénographie ; un tracé lent qui donne à voir toute l'évolution du mouvement. Continuellement au sol, la danseuse roule avec une grande fluidité et, dans son balayage, esquisse les possibilités de cet espace horizontal. Une géographe, peut-être, dont on ne voit jamais le visage. Elle est forme, déplacement et tracé. Un tracé qui s'illumine quand les lumières se ferment. Le second solo, *Obvie*, est interprété par Tamara Bacci. La même musique électronique et stridente se poursuit avec de légères modulations. La gestuelle est plus rapide, ponctuée de poses, de

lentes sculptures. À travers les roulades continues, l'interprète explore l'impulsion, l'élan qui culmine puis s'estompe, la ligne qui devient ondulation. Sur la scène vaste et vide, elle est une sorte d'algue entraînée par les vagues, échouée sur la rive. Le corps se déploie aux quatre vents et se recroqueville. En raison de la constante répétition des gestes, certains moments sont hypnotisants. Or, ce travail physique géométrique s'avère une véritable épreuve pour l'œil du spectateur. Devant ces schémas au compas et cette exigence visuelle, l'attention tantôt s'aiguise, tantôt s'engourdit.

Dans un deuxième temps, la chorégraphe façonne des univers nocturnes intrigants grâce à des constructions scénographiques faites de néons. Dans *Nixe*, un tapis de néons au sol ressemble aux rails d'un chemin de fer. À l'extrémité de ce chemin de verre et de lumière, la danseuse, Perrine Valli, bouge ses bras, aiguilles et pendules. Girouette ou gyrophare, elle tourne sur elle-même et marque la noirceur de ses mouvements directifs. Des bruits de tonnerre ponctuent cette ronde noctambule. Elle plonge ensuite lentement à travers ce rail de lumière, y glisse mains, genoux, coudes, pieds et même la tête. Elle y entre et en sort comme d'une eau maléfique. À quelques reprises, les néons grésillent et finissent par s'éteindre tandis qu'un autre mur de néons, vertical cette fois, s'allume. Devant cette portée de lumière quasi aveuglante, son corps devient note, écriture onirique. L'orage large ses derniers instants. Dans *Obtus*, la dernière pièce, une rangée de néons au sol traverse la scène ; elle avancera vers l'avant au fil des minutes de manière imperceptible. Juste derrière, flottant dans la pénombre, Tamara Bacci bouge lentement. Le geste est fluide, avec ses directions et ses moments de suspension. Même les poses d'équilibre évoluent dans une lente métamorphose. Avec ses longs bras et ses longues jambes, son corps effilé, l'interprète ressemble à une araignée qui tisse l'espace et le temps. Comme dans les autres soli, les mouvements se répètent et créent un tableau magnétisant, duquel les yeux doivent parfois se détacher. Elle parcourt ainsi l'estrade puis disparaît dans le noir comme dans la brume. Des bouts de corps se détachent de ce brouillard opaque. Apparitions et disparitions. Impossible de prévoir où elle ressortira ni comment. On capte de furtifs échos de sa présence, de sa silhouette en apesanteur. Au son du vent et de l'eau, cette femme aux longues pattes incarne les traces éphémères mais pourtant bien réelles du rêve.

...et les trous de l'histoire

Avec *Road Trip* (*Je ne regrette rien*), les deux Torontoises Susie Burpee et Linnea Swan élaborent une courte pièce marquée par les répétitions, les interruptions et les lapsus du geste et de la parole. La mémoire a ses trous et l'histoire, ici, est faite d'allers-retours, de fossés, d'angles morts et de déviations. Dans ce cabaret meublé de verres d'eau, de cigarettes, d'une table et de quelques chaises, les deux femmes (Linnea Swan et Sasha

2. Éric Beauchesne, Peter Chu, Yannick Matthon, Rena Narumi, Anne Plamondon (invitée), Jirí Pokorný et Cindy Salgado.



Le Continental XL de Sylvain Émard, présenté au FTA 2011. © Robert Etchevery.

Ivanochko, en remplacement de Susie Burpee, blessée), vêtues de robes noires élégantes, enchaînent et répètent les mêmes mouvements : courses, signes négatifs de la tête, bras bougeant telles les aiguilles d'une horloge. Elles s'interrompent, poursuivent les mouvements de l'une et de l'autre, changent de position, de rôle. On ne sait plus qui domine, qui fait quoi, qui est qui. Étrange relation. Jeu de chaises musicales. Dans cette petite déroute théâtrale, empreinte de claques et de chutes, elles tentent de reconstruire un récit au gré des oublis, des accrocs, des tiraillements et des suspensions gestuelles et textuelles. Le tic-tac d'une horloge se fait entendre. Quelle sera la conclusion, la réponse à cette charade de situations quand la sonnerie tintera ? Les gestes et les bouts de phrases en ricochet provoquent un rythme parfois amusant. Or, le projet finit par rouler sur lui-même, par courir après sa queue. Ni l'humour ni la noirceur

du propos ne nous accroche. Et même le constant vacillement, le chassé-croisé entre les deux interprètes n'est pas assez solide et intrigant pour nous dérouter ou nous enivrer.

Des reptiles dans le ciel

Du côté des événements extérieurs, *le Continental – XL* cette fois – était de retour au FTA, maintenant sur la Place des festivals, pour un troisième rendez-vous festif et entraînant, auquel nous conviaient le chorégraphe Sylvain Émard et 220 danseurs, presque tous amateurs, à l'exception d'une dizaine de professionnels. L'atmosphère qu'inspire cette danse en ligne pas du tout banale est rassembleuse, et l'enthousiasme se répand comme une traînée de poudre dans la foule. Bref, il s'agit d'un succès qui ne se dément pas. Le chorégraphe autrichien Willi



Bodies in Urban Spaces de Willi Dorner (Vienne), présenté au FTA 2011. © Lisa Rastl.

Dorner proposait, quant à lui, *Bodies in Urban Spaces*, un parcours-installation dans les rues du centre-ville. Un groupe d'interprètes (des acrobates, des danseurs, des artistes rompus à l'escalade, etc.) colorés et anonymes – capuchons sur la tête –, courent (*sprintent* !) et s'arrêtent quelques minutes dans diverses poses à travers le paysage de béton. Reptiles, ils rampent, se hissent sur les poteaux et les toits, remplissent les moindres brèches de l'architecture et du mobilier urbains, créant ainsi d'impressionnantes sculptures vivantes. La tête en bas, empilés les uns sur les autres, repliés entre un mur et un lampadaire, ils insufflent une humanité à l'horizon gris et enfumé de la ville. Celle-ci se révèle bourrée de possibilités, de potentialités physiques, d'espaces vacants où se logent et se manifestent l'imaginaire et l'audace. Devant ces bêtes grimpantes, agiles et fortes, qui tiennent la pose plusieurs minutes avant de repartir pour ce marathon en hauteur, la foule, qui prend ici l'allure d'une manifestation, est éberluée, excitée par cette énergie enlevante, improbable, par ce siège artistique. De la rue de la Gauchetière à la rue Sainte-Catherine, en passant par la marquise du magasin La Baie et dans les recoins du parvis de l'église St. James, les corps se moulent, se coincent et se cramponnent dans des positions excentriques sans aucun accessoire ni coulisse. Ce parcours vertigineux nous fait prendre conscience de nos propres corps, qui doivent s'immiscer et se tailler une place dans cet espace urbain, rempli d'artefacts, de passages et d'issues insoupçonnées...

Bombes... et après la fin ?

C'est un grand bruit, un bombardement, qui vient soulever la salle et sonner aussi la fin de l'édition 2011 du FTA avec *Tempest: Without A Body*, du chorégraphe néo-zélandais d'origine samoane Lemi Ponifasio : une œuvre engagée, un rituel sacré au cœur des illusions écroulées sous le poids d'un colonialisme occidental niant les droits et libertés humains. Un grand pan de papier froissé, comme un bout de ciel brûlé, est suspendu au plafond. Un ange sorti tout droit des ténébres, visage tordu de douleur, corps blanchi, ailes grises et rabougries, lance un cri perçant sans que l'on s'y attende, glaçant le sang des spectateurs. Ses cris ponctueront la pièce. Dans cette situation d'attente, d'anticipation insupportable, le silence devient terrifiant. À travers un phrasé gestuel qui se répète tout au long de la pièce, des hommes aux allures monastiques exécutent une sorte de ronde constituée de piétinements, de mouvements précis des bras et de claquements de mains sur leur corps. La scène, couverte de craie blanche, évoque un *no man's land*, un espace désertique, postapocalyptique. Le rythme est lent et cyclique ; l'expérience des corps dans ce lieu où grondent l'affliction et la résistance, troublante. Les personnages-

interprètes³, constitués de moines, de l'ange, d'un animal – sorte de mammifère à longues pattes –, d'un chanteur maori et de solistes, traversent la scène et repartent. La rigueur et le scintillement des gestes sont parfaits dans cette atmosphère lugubre. De dos, un soliste exécute, tout en grâce, des mouvements avec ses omoplates et rend sa carrure nue expressive, revêtant des formes animales et végétales. Plus tard, un corps doré, couché sur une petite estrade, se tortille et ondule entre jouissance et souffrance. Le papier froissé se tache (grâce à des effets de lumière et de vidéo) de rouge sang qui se répand puis se dissipe, comme s'il coulait. La présence à deux reprises de projections d'un visage en gros plan sur une toile ne semble toutefois rien apporter à la pièce déjà très forte en sensations et pleine d'images poignantes, même dans son minimalisme cérémoniel. L'environnement sonore est composé de bruits de couteaux que l'on aiguise, de jappements de chiens, de bruits



Tempest: Without a Body de Lemi Ponifasio (Auckland), présenté au FTA 2011.
© Lemi Ponifasio.

mécaniques dissonants et de chants traditionnels. Sommes-nous au centre de la terre à entendre ses dérèglements, ses bombes étouffées, ses chutes brutales ? Une cacophonie de cymbales et de morceaux de plâtre lancés au sol entame une finale qui s'étire. Dans ces catacombes se révèlent toute la profondeur spirituelle de l'homme devant le legs de l'histoire, son désir de résistance et sa volonté de survie. Un tableau final complexe, ambigu, beau mais effrayant, pour ce festival qui veut faire « corps avec son époque⁴ ». ■

3. Rosie Terauwhea Belvie, Frances Chan, Charles Coroneho, Kelemete Fu'a, Ioane Papalii, Helmi Prasetyo, Teataki Tamango, Gerard Tatireta, Arikaitau Tentau, Maereke Teteka et Tebau Utiata.

4. Marie-Hélène Falcon, directrice artistique et générale du FTA, dans le mot de présentation du programme de l'édition 2011.